QUINZIÈME ANNÉE. — N. 7 Paraît une fois par mois. JUILLET 1893

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.
(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.
(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonte fait aux hommes.
(S. FRANÇOIS DE SALES)

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.
(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII).

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 23, rue Beaumanoir.

SOMMAIRE.

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE de Jérusalem.
I. — La préparation et les éléments.
II. — Le sens, la portée et les espérances.
III. — L'arrivée en Terre Sainte.
IV. — L'entrée triomphale du Cardinal-Légat.
V. — Les premières séances et la physionomie du Congrès.
VI. — Les pèlerins à l'Orphelinat catholique de Bethléem.
VII. — Une vue d'ensemble du Congrès.
VIII. La personne du représentant du Pape.
IX. — Les résultats du Congrès.
TURIN. La fête de Don Bosco et l'hommage à Don Rua.
PETITE CHRONIQUE des Maisons de France.
NÉCROLOGIE: *Madame Bellamy-Moisson*

Pour faire oublier plus facilement à nos chers Coopérateurs le retard qu'a subi le *Bulletin* de ces derniers mois, nous mettons sous la même bande les N^os^ de juillet et d'août. Celui de septembre sera expédié à sa date normale.

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE JÉRUSALEM

I. — La préparation et les éléments (1).

En date du 2 mai, on écrivait de Jérusalem au *Moniteur de Rome:*

« Jérusalem présente déjà un aspect inaccoutumé et se prépare à l'évènement qui doit ouvrir une ère nouvelle dans son histoire, à la visite de Rome.

La Jérusalem, mère de tant de siècles, se verra présenter par la Jérusalem nouvelle, resplendissante de clartés, un groupe de ces millions d'enfants qu'en son sein elle n'a point portés, et qui l'aiment d'un amour filial mêlé d'une sorte de religieuse crainte en présence des grands et terribles souvenirs qui la couronnent d'une auréole mystérieuse. Le jour où le *Moniteur de Rome* recevra ces quelques lignes, cette visite sublime sera un fait accompli ; l'âme du prisonnier du Vatican rayonnera dans la cité du Calvaire ; le Vicaire de Jésus-Christ aura poussé le sublime *Sitio* de son Maître ; Pierre sera descendu dans Jérusalem; à tout un monde paralysé dans l'ombre triste et stérile, il tendra sa main toute-puissante, lui disant: « Je n'ai pas de royaume, pas d'or, pas

(1) Pour réunir les éléments de ce compte rendu, nous avons eu recours à nos correspondances particulières, à *La Croix*, au *Pèlerin* et aux *Questions actuelles*.

d'argent, mais ce que j'ai, je te l'apporte : lève-toi et marche, au nom de Jésus-Christ. » Cet appel à la vie, à la lumière, à la fécondité semble déjà résonner dans la Ville Sainte. »

Il y a douze ans, sur la proposition T. R. P. Picard, Supérieur général des Augustins de l'Assomption, la parole du Saint-Père créa les pèlerinages populaires de Pénitence. Grâce à la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, voilà douze ans que les pèlerins répondent aux espérances des catholiques de Palestine. Cette année, la parole du Pape a donné au pèlerinage de Pénitence une grandeur nouvelle : elle en a fait un pèlerinage eucharistique, qui a uni le monde entier en un même acte de solennelle réparation et d'immense amour.

C'est bien le monde entier qui s'est ébranlé. Le T. R. P. Picard l'affirmait au Souverain Pontife le jour de l'audience des pèlerins de Terre Sainte :

« L'Orient s'unit à l'Occident. Sous la conduite de leurs évêques, des catholiques de la Syrie, de l'Égypte, de l'Asie, se donnent rendez-vous avec les catholiques de la Turquie d'Europe, de la Belgique, de l'Angleterre, de la Suisse, de la France et de l'Amérique, pour répondre à la confiance de Votre Sainteté, qui daigne les honorer d'un incomparable honneur, en leur donnant pour chef un cardinal de la Sainte Église Romaine, un Légat de son auguste Personne. »

II. — Le sens, la portée et les espérances.

Dans sa réponse, Léon XIII, après avoir appelé « pacifiques croisades » les pèlerinages de Pénitence, signalait avec bonheur le caractère providentiel qui devait marquer plus particulièrement le pèlerinage eucharistique :

« Vous allez, cette fois, en Terre Sainte dans le but spécial d'y célébrer, au lieu même de son institution, le Sacrement de l'amour, qui est par excellence « le Sacrement de l'unité, en lequel tous les chrétiens sont une même chose en Jésus-Christ. »

Ce Congrès eucharistique de Jérusalem, en même temps qu'il augmentera chez les catholiques l'amour du Dieu de nos autels, sera pour les chrétiens séparés une muette mais éloquente invitation à venir se fusionner avec vous dans un seul et même sentiment de foi, d'espérance et de charité. C'est dans cette pensée et comme pour prendre une certaine part, Nous-mêmes, à vos réunions, que Nous avons délégué, pour les présider, un membre éminent de Notre Sacré Collège. »

Ce membre éminent du Sacré Collège, S. E. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, s'était empressé de communiquer à ses frères dans l'épiscopat le Bref concernant le Légat, document admirable de nature à faire penser qu'en l'écrivant, le Pape semble avoir voulu épuiser sa puissance et sa bonté.

L'Épiscopat, avec le sens divin des choses qui est une de ses grâces, a compris qu'une page glorieuse allait s'écrire dans l'histoire de l'Église.

L'évêque de Chartres s'en réjouit ; et en lui on peut entendre tous les Pontifes que l'Esprit-Saint a choisis pour régir l'Église de Dieu.

. . . . . Je veux vous dire, écrit Mgr Lagrange en réponse à la circulaire du cardinal Langénieux, tous les vœux que je forme pour cette grande œuvre et y applaudir hautement. Je devrais plutôt dire ces deux grandes œuvres, car il y en a deux : le pèlerinage eucharistique lui-même, et l'assemblée, à cette occasion, des deux Églises, occidentale et orientale.

Le pèlerinage eucharistique ! Que je bénis Dieu de ces réunions, qui ont pris naissance, il y a quelques années, en Belgique, à Liège, là où avait commencé le grand culte solennel de l'Eucharistie, et se sont continuées depuis à Avignon, à Toulouse, à Lille, à Fribourg, à Anvers et à Paris ! (1) Jérusalem semblait s'offrir comme un lieu deux fois indiqué, parce qu'elle est avec Rome le lieu le plus illustre de l'univers et celui même où fut institué ce Mystère des mystères ; et, je le dirai, l'heure solennelle où nous sommes ajoute encore à l'importance d'un tel choix.

Notre grande force à nous, chrétiens, c'est la prière...

Mais quelles supplications peuvent égaler celles qui s'adressent à l'Eucharistie ? l'Eucharistie, qui est tout le christianisme, puisque c'est Jésus-Christ lui-même ; l'Eucharistie, le résumé de tous nos dogmes et de tout notre culte : *Memoriam mirabilium suorum*. Voyez, dans le temple chrétien, le point où se tournent les regards et toutes les âmes, qui apparaît comme le centre, sinon mathématique, du moins moral de l'édifice : c'est l'autel, c'est le tabernacle, c'est le lieu du sacrifice et de la communion, la demeure du Dieu de l'Eucharistie. L'Eucharistie, source des grâces, puisqu'elle est l'Auteur même de la grâce ; témoignage d'un amour poussé jusqu'à l'infini, *in finem ;* dernier terme de la course, de ces grands pas, *magni passus*, que, selon l'expression d'un Père de l'Église, Jésus-Christ a faits vers l'homme ; s'élançant comme un géant du ciel à la crèche, de la crèche à la croix, de la croix à l'autel, de l'autel dans nos cœurs mêmes par la communion ; commençant ainsi sur la terre cette union de lui et de nous qui se consommera au ciel ; en attendant, source intarissable de vie pure et sainte, ouverte au sein de l'humanité.

Donc, voilà la grande dévotion chrétienne, la plus nécessaire, la plus haute, la plus sûre ; voilà la raison de ces fêtes eucharistiques qui atteignent, dans le culte catholique, comme splendeur, le sommet ; la ranimer dans l'Église, la porter à sa plus haute intensité possible, en faire courir dans les cœurs la flamme, et réchauffer à cette flamme tous les courages, pour revenir de là à l'action, selon le mot de saint Chrysostome, « comme des lions, respirant le feu du divin amour et des saints combats, » quoi de plus opportun, de plus

(1) Nos lecteurs savent que le promoteur des Congrès eucharistiques fut Mgr. de Ségur, qui, en 1880, soumettait au Saint-Siège le plan de ces assemblées. Dès 1881, Lille voyait le premier Congrès eucharistique. Les six autres sont les suivants : Avignon, 1882 ; Liège, 1883 ; Fribourg, 1885 ; Toulouse, 1886 ; Anvers, 1889 ; Naples, 1891.

nécessaire à l'heure présente ; heure de grands périls, de grandes luttes et, nous l'espérons du moins, de grandes victoires ; victoires pacifiques et d'autant plus glorieuses !

Plus qu'en aucun lieu de la terre, les cœurs, à Jérusalem, s'embraseront pour l'Eucharistie. Dès l'origine du christianisme, la Ville Sainte n'a-t-elle pas exercé sur les âmes une attraction invincible ? L'aller adorer où il avait posé ses pieds, et, sur ses traces, partout retrouvées et vivantes, poser leurs pieds aussi ; baiser le rocher de la crèche et le rocher du Calvaire. Si vous voulez vous faire une idée de l'enthousiasme que ces perspectives inspiraient aux chrétiens des premiers âges, relisez dans saint Jérôme le voyage de sainte Paule à Jérusalem : ainsi sont nés ces pèlerinages ininterrompus dans l'Église, et même aussi un peu les croisades, et c'est ce sentiment qui, encore aujourd'hui, pousse aux Lieux Saints les foules croyantes.

De toutes les souvenirs que vous retrouverez, Éminence, le Cénacle, certes, ne sera pas le moins émouvant. Relire là les pages sublimes de saint Jean, ô bonheur ! Si brefs d'ordinaire pour les plus grands faits de la vie du Sauveur, les Évangélistes se sont complu à retracer tous les détails de sa passion et de sa mort : au disciple qu'il aimait, saint Jean, est échu le rôle d'en écrire la préface, l'Institution de l'Eucharistie, et les *Novissima Verba* du Maître. Quelle effusion de ce Cœur divin !

Je m'imagine, Éminence, que ce n'est pas sans avoir versé beaucoup de larmes que les pèlerins emmenés par vous achèveront la lecture de ces paroles au lieu même où elles furent prononcées. Incomparables émotions que je vous envie ! Mais ma joie égale mes regrets quand je me représente les conséquences possibles de ces grands actes de piété, la répercussion dans les âmes catholiques de toutes ces impressions saintes, et le développement qui va résulter, et partout, puisque les deux Églises, orientale et occidentale, seront là, de cette si puissante et si suave dévotion.

Que le pèlerinage de Pénitence qui précède le vôtre s'harmonisera bien avec lui ! Quoique distincts, ils se compléteront, et l'on doit se réjouir grandement aussi de celui-là. Prier, oui ; et aussi expier. Ni à la prière, ni à l'expiation ne comprennent rien ceux qui s'étonnent de nous voir lever les yeux vers les montagnes d'où nous attendons le secours ; mais nous, croyants, nous savons l'efficacité de ces deux choses surnaturelles par lesquelles le monde a été sauvé et le sera toujours. Seulement, il faut savoir en faire usage, et l'oser, publiquement, puisqu'il ne s'agit pas seulement de notre salut individuel, mais de nos patries et de l'Église. Voilà l'immense portée de ces pèlerinages, auxquels, si je n'ai pu en faire moi-même partie, j'ai bien volontiers permis à tous ceux de mes prêtres qui l'ont voulu de concourir.

Telle est donc votre première grande œuvre. L'autre en sort presque nécessairement. Du moment où les Églises d'Orient et d'Occident se rencontreront là, à ce berceau commun de leur foi, une question d'elle-même se pose, une pensée se lève dans toutes les âmes : la pensée des églises orientales séparées, la question de leur réunion ; d'autant plus que, expressément, elles sont invitées aussi par le Souverain Pontife à venir manifester à Jérusalem en l'honneur de l'Eucharistie ; puisqu'elles y croient comme nous, ce n'est pas là ce qui nous divise.

Eh bien ! Éminence, je vous le disais, ce retour des Églises orientales séparées à la grande unité catholique a été toujours un des plus ardents désirs, je pourrais dire une passion de mon âme.

Que dis-je ! n'est-ce pas la passion de tout cœur catholique ? C'est la persévérante préoccupation de Rome ; et depuis le jour où cette union fut si près de se réaliser à Florence, la Papauté ne l'a jamais perdue de vue et l'a toujours portée dans son sein profond comme une espérance. De nos jours, grâce à Dieu ! que de symptômes heureux ! Il semble que cet immobile Orient s'ébranle et se prépare. Et n'est-ce pas pour favoriser ce mouvement de retour que naguère Pie IX créait au sein de la Propagande une section pour les Églises orientales ? Quel spectacle inoubliable j'ai eu à Rome, le 4 juillet 1862 ! Sur un simple signe de Pie IX, le monde catholique était accouru autour du trône menacé du Pontife ; l'Orient y était magnifiquement représenté en la personne de ses plus illustres évêques ; naturellement, ils songèrent à profiter de cette solennelle circonstance pour intéresser les catholiques d'Occident aux besoins pressants de leurs Églises : un appel fut donc adressé par eux aux pèlerins d'Europe, appel signé par NN. SS. Brunoni, vicaire apostolique de Constantinople ; Hassoun, archevêque primat arménien catholique ; Méléthios, métropolitain de Drama ; Arabajinski, prélat, chef spirituel de la nation bulgare ; une messe solennelle, selon le rite oriental, fut indiquée dans la magnifique église de Saint-André de la Vallée ; l'orateur chosi pour être l'interprète des vœux de l'Orient fut Mgr Dupanloup ; une foule immense remplissait la vaste enceinte.

Quel frémissement courut dans toute cette foule lorsque, après avoir rappelé ce que l'Occident doit à l'Orient, l'illustre orateur s'écria : « Oh ! que l'Orient sera beau à voir quand les divines clartés qu'il a perdues retourneront vers lui ! quand le soleil de la foi, descendant glorieux à l'Occident, renverra ses suprêmes et ses plus brillantes splendeurs vers les cimes du Sinaï, du Calvaire, de l'Ararat, vers tous les sommets sacrés de l'univers, éclairant de là toutes les plages, tous les déserts, toutes les rives de l'Afrique, de l'Asie, et les îles inconnues ! » Fatidiques paroles qui semblaient annoncer les évènements mûrs peut-être aujourd'hui.

Plus tard, au moment du Concile du Vatican, l'appel adressé par Pie IX aux évêques des Églises orientales séparées transportait encore le grand évêque : « J'ai vu, s'écriait-il, les évêques orientaux surtout tressaillir d'une sainte espérance ; déjà les vieilles chrétientés de l'Orient semblent à leurs yeux se ranimer au souffle qui partira du Concile. Mais ce n'est pas là leur seul espoir. Il se produit depuis quelque temps, en effet, dans les profondeurs de l'Orient, je ne sais quel travail secret ; les Églises orientales séparées commencent à sentir ce que leurs malheurs, hélas ! auraient dû depuis longtemps leur apprendre : en se retranchant de l'unité, elles se sont retranchées du principe de vie et il n'y a de régénération possible pour elles que si elles reviennent à la chaire de Pierre, à la mère et maîtresse de toutes les Églises. Ce sentiment, très vif chez quelques-unes, confus encore chez d'autres, qui peut dire jusqu'à quel point un Concile le portera et quelle éclatante démonstration peut sortir de là pour les Églises orientales contre le schisme

qui leur a été si funeste ? Ah ! s'il était donné au Concile du XIXme siècle d'accomplir à Rome l'œuvre essayée autrefois à Florence, et si notre siècle, attristé par tant de malheurs, était destiné à contempler ce grand retour ?

Hélas ! le Concile du XIXme siècle, on sait pour quelles causes, a été interrompu. D'elle-même, cette assemblée eucharistique convoquée à Jérusalem ramène les mêmes espérances, et Léon XIII ne s'y est pas mépris : le grand Pape est intervenu, et il sera là, Éminence, en votre personne. Avec sa hauteur de vues habituelle, là, comme pour l'œuvre antiesclavagiste et le Continent noir, il a senti que quelque chose de grand se préparait, et il a entr'ouvert les vastes horizons qui se dessinent ; il a aperçu les conséquences immenses qui sortiraient d'un retour de l'Orient à l'unité. Grand Pape, que manquera-t-il à son œuvre, aussi grande que le monde ? Quelle partie de l'univers aura été oubliée dans ses sollicitudes et ses vastes pensées ? Toutes les redoutables questions, et philosophiques, et politiques, et sociales, qui agitent l'Occident en marche vers des destinées inconnues ont été entrevues et illuminées par lui, et toutes les erreurs confondues, et toutes les équivoques dissipées, et les peuples de l'Europe placés sur la voie des grandes pacifications et des grands progrès ; le Nouveau-Monde, rassuré dans sa recherche des solutions sociales, encourage l'ancien dans la même œuvre de salut ; ce n'est pas tout, la pénétration du Continent noir par les peuples de l'Europe livrant ces immenses régions aux explorateurs et aux conquérants, Léon XIII a poussé en faveur de ces races déshéritées un cri d'affranchissement, et il leur envoie la civilisation avec l'Évangile. Et en Orient enfin, nous le disions, un visible travail s'accomplit, des symptômes nombreux le révèlent. Que veut la Providence ? Et quelles compensations mystérieuses réserve-t-elle à son Église ? Quoi qu'il en soit, attentif, Léon XIII regarde aussi de ce côté ; et que les évêques orientaux séparés répondent ou non aux désirs du Pontife, l'assemblée eucharistique, nécessairement, sèmera des germes pour l'avenir.

Votre présence aussi, Éminence, comme légat, d'elle-même parlera ; *silentium loquens*, comme dit saint Jérôme : il y a des spectacles qui contiennent par eux-mêmes de grands enseignements. Qu'attendre encore ? L'expérience est faite : le schisme n'a pas été bon, il a été fatal aux Églises orientales. Qu'on essaie donc enfin de l'unité. Quelles raisons pourrait-on invoquer en faveur des vieilles craintes et des vieux ombrages ? Ni les Églises pour leurs rites propres, ni les gouvernements pour leur influence n' ont rien à redouter de Rome, et l'on sait à Constantinople qu'il n'y a pas dans l'empire ottoman des sujets plus sûrs que les catholiques. Le choix de votre personne, comme représentant du Saint-Siège à ces assises de la piété eucharistique, permettez-moi de le dire, Éminence, est fait encore pour rassurer. Qui plus que vous, par la sagesse et la prudence, est l'homme des situations difficiles et délicates ? Et quel symbole d'ailleurs plus touchant de cette unité espérée que ce dogme eucharistique, dogme d'amour et de fraternité, d'harmonie et de concorde, d'union et de paix !

Quels que soient donc les résultats immédiats, il y a lieu de suivre les pèlerins de l'Eucharistie du regard et du cœur ; d'appeler sur eux toutes les bénédictions de Dieu ; et pour nous, chrétiens d'Europe, chrétiens de France surtout, si prompts dans nos temps troublés à la désespérance, c'est le moment d'ouvrir largement nos âmes à la confiance, envers la Providence, et en face des desseins que, visiblement, Dieu mûrit.

III. — L'arrivée en Terre Sainte.

« Jérusalem est en fête, nous écrivait-on de Bethléem au commencement de mai, et, depuis les Croisades, il ne s'est produit aucune manifestation de la vie religieuse d'une telle importance.

Les pèlerins nous sont tous arrivés pleins d'enthousiasme pour le Saint-Père, que tous ont eu le bonheur de voir. La traversée a été exceptionnellement bonne. Chaque jour on a pu célébrer la sainte messe. Les passagers ont été attristés par la mort d'une bonne et pieuse pèlerine, morte comme Moïse avant de pouvoir entrer dans la terre promise.

Le gros du Pèlerinage, dirigé par le R. P. Bailly et d'autres Pères de l'Assomption, a fait son entrée triomphale à Jérusalem, en deux ou trois groupes principaux, dans les premiers jours de mai.

Tous se sont rendus processionnellement au Saint-Sépulcre, en glorifiant le Seigneur par le chant des cantiques. Là, de ferventes actions de grâces se sont élevées vers Dieu, pour le remercier des bienfaits déjà reçus, en même temps que de ferventes prières sollicitaient les grâces nécessaires pour féconder les travaux et les fatigues des nombreux pèlerins.

Le Pèlerinage italien sous la conduite de l'Archevêque de Verceil est arrivé le 12, suivi de près par le pèlerinage bavarois qui est arrivé le 13. Les pieux voyageurs appartiennent à onze nationalités diverses. »

IV. — L'entrée triomphale du Cardinal-Légat.

L'entrée du Cardinal-Légat a eu un éclat qui n'a sans doute eu rien de comparable, même sous les Croisades ; il faut peut-être remonter à la journée triomphante des Rameaux.

Le train spécial est arrivé une heure trop tôt, on a attendu à la gare, sous une tente brûlante, mais devant les délégations et le Consul général, et devant des envoyés des patriarches schismatiques et de tous les consulats, le cardinal a très heureusement parlé ; et pendant ce temps, la foule des juifs, musulmans, dissidents et catholiques grossissait toujours ; les collines, les murs, les chemins ne montraient que des grappes humaines de toutes couleurs.

L'Orphelinat catholique de Bethléem, fondé par Don Belloni, aidé maintenant par les Salésiens, avait envoyé à la gare sa musique ; celle-ci a régalé Son Éminence des morceaux choisis de son répertoire. Elle a

même eu la bonne fortune de l accompagner dans tout son trajet et de pénétrer à sa suite dans l'enceinte de la ville avant la fermeture des portes. Il faut dire ici que, pour éviter l'encombrement dans les rues étroites de Jérusalem, les jours de grande solennité on ferme la porte par laquelle est entré un grand personnage, aussitôt que lui et son cortége ont franchi l'enceinte.

L'étonnement était grand, le cardinal sur la mule blanche bénissait ou saluait tour à tour, mais l'esprit de joie, de paix, de délivrance était plus visible que l'étonnement produit par ce spectacle.

Le gouvernement turc avait envoyé des troupes de la petite garnison, les cavas de tous les consulats ouvraient la marche et la cavalerie fermait.

Un groupe d'ecclésiastiques suivait à cheval la mule du cardinal précédé lui-même d'un porte-croix.

Puis le consul général venait en voiture avec Mgr de Liège.

A la porte de Jaffa, qui est loin de la gare, le patriarche latin, Mgr Piavi, a complimenté le Légat qui a répondu.

La foule était telle que pour éviter les accidents on a dû fermer la porte de Jaffa derrière le cardinal, laissant tout un peuple de Jérosolimitains et de pèlerins hors la ville.

La procession de tout le clergé régulier et séculier a commencé vers le Saint-Sépulcre, pour chanter le *Te Deum*, et on a proclamé en latin et en arabe la bulle qui annonce le Légat. De nombreux évêques entouraient le Légat.

Au retour, au Patriarcat latin, le patriarche grec-uni, qui ne vient pas au Saint-Sépulcre, attendait, et, avec ses suffragants, présentait ses hommages.

Cette journée sera mémorable dans l'histoire de Jérusalem et dans l'histoire de l'Église, car tout l'Orient présent dans la ville sainte montre une grande joie de la prévenance du Saint-Siège qui députe ainsi un prince de l'Église, et il se fait des rapprochements comme on n'en a jamais vu.

L'Orphelinat catholique de Bethléem était représenté par Don Belloni, chanoine du Saint-Sépulcre, et par le personnel presque complet de l'Orphelinat : prêtres, clercs, chefs d'ateliers, musiciens et enfants.

A peine avait-on trouvé quelques sujets de bonne volonté pour garder la maison.

V. — Les premières séances et la physionomie du Congrès.

La première séance tenue à Saint-Sauveur le 15 mai a été décisive par les discours du Légat, du patriarche grec (qui est patriarche depuis trente ans), et du patriarche latin, Mgr Piavi.

Le discours du cardinal et ceux des deux patriarche ont été accueillis par tous et par les dissidents eux-mêmes avec une satisfaction marquée.

D'autres rapports ont été lus le soir par Mgr Géraïgiry (1) pour les Grecs melchites, par le représentant du patriarche de Chaldée et par l'envoyé des coptes. Puis, une procession du Saint-Sacrement, d'une richesse incomparable, a eu lieu à Saint Sauveur où s'est passée toute la première journée.

Ce matin, messe pontificale grecque melchite avec ordination à Sainte-Anne en présence du cardinal, par le patriarche entouré de ses quatre évêques. Tous s'accordent à trouver la cérémonie de toute beauté ; on admire le chant de Sainte-Anne.

Beaucoup de schismatiques, plus de trente prêtres assistaient à la fonction avec respect.

J'omettrais une circonstance importante si je n'ajoutais pas qu'en recevant le Légat sur le sol de cette église acheté par le prix de tant de sang français à Sébastopol, le Consul général de la France a parlé très heureusement du rôle de la France en Orient, et le cardinal a affirmé avec éloquence et effusion de cœur le *Gesta Dei per Francos*.

La fête de Noël a été célébrée le dimanche 14 mai, avec grand éclat à Bethléem, bien qu'une députation du Congrès d'une part et nos amis de Belgique eussent fait leur nuit de Noël précédemment.

Elle a été couronnée par une procession nombreuse à la très magnifique église achevée cette année au Carmel de Bethléem, et dans le parc des Pères de Bétharram.

C'est Mgr Oco di Montès, du Mexique, qui a chanté la messe pontificale et c'est Monseigneur Menini, archevêque de Philippopolis, qui a fait la procession.

Il y a 32 évêques présents et de nombreux prélats, des pèlerins dont le nombre grossit chaque jour.

Aujourd'hui, 19 mai, grande séance à notre réfectoire transformé, formant une salle orientale supérieure à toutes les autres. Rapports intéressants ; le consul est présent. Le cardinal préside avec les 30 évêques et 5 ou 6 abbés mitrés et protonotaires.

Puis tout se transforme : procession du Très Saint-Sacrement, l'ostensoir est porté par Mgr d'Adana, évêque arménien, le cardinal suit le dais avec 500 prêtres. Reposoirs ravissants, originaux, tiare à l'électricité.

(1) Mgr Géraïgiry, évêque de Césarée de Philippe, (aux sources du Jourdain) a bien voulu passer quelques heures, le mois dernier, à l'Oratoire de Turin, où Sa Grandeur a célébré la sainte messe dans son rite majestueux devant une assistance saintement curieuse et vivement édifiée. Le vénéré prélat, qui parle admirablement le français, a donné à nos Supérieurs de très intéressants détails sur le Congrès Eucharistique de Jérusalem et sur l'Orient. Mgr Géraïgiry ayant demandé pour son diocèse une fondation salésienne, notre vénéré Père Don Rua s'est fait une joie de donner à Sa Grandeur plus que des espérances, et pour l'année prochaine.

L'entrée triomphale du Légat a laissé une si profonde impression, que la population toute entière en est encore saisie et très heureusement émue quatre jours après l'évènement. Ce sera un des grands fastes de Palestine et de la Ville Sainte.

Mais l'ouverture du Congrès a eu quelque chose de plus extraordinaire à un autre point de vue. On sentait planer une grâce manifeste de Dieu sur cette assemblée cosmopolite où le Pape et l'Église toute entière étaient représentés.

Les évêques d'Orient ont ensuite, dans les séances déjà tenues, parlé à leur aise par eux-mêmes ou leurs secrétaires. Tous savent, comprennent ou parlent le français. Ils ont lu des rapports très intéressants. On sent une fusion qui s'opère avec l'Occident. On assiste en foule à leurs grands offices. Ils suivent les processions ou les président, comme ce soir l'a fait le patriarche grec melchite uni. Ils sont émus et captivés par les avances de l'Occident venus en si grand nombre avec un Légat du Pape, 15 évêques et 500 prêtres.

Ce soir, l'archevêque de Bagdad, qui loge à Notre-Dame de France, a fait un splendide appel à l'union, a glorifié les Papes, a énuméré les dix ou douze évêques présents qui, parmi les dix-huit ou vingt d'Orient, ont été élevés à l'ombre du Vatican. Il a fait un appel à l'Orient qui a fait pleurer et applaudir. Vous ne pouvez vous faire une idée des grandes émotions qu'on goûte et des aurores qui s'aperçoivent à l'horizon de l'avenir. Ce Congrès est un immense évènement pour l'Orient. Il est surtout le commencement des plus grandes transformations d'idées. On ignorait chez nous l'Orient et on en prend une merveilleuse connaissance qui aura une fécondité incomparable. L'Orient de son côté, s'est dépouillé des préjugés préconçus contre les dispositions de Rome et de l'Occident à son égard. Et puis, combien il est touchant de voir, comme à la cérémonie présidée ce soir à Sainte-Anne par le patriarche grec, des prêtres latins habillés selon leur rite, suivis de prêtres grecs habillés aussi selon leur rite, et derrière le dais, le cardinal-Légat suivant à pied Notre-Seigneur, puis une foule mêlée d'Orientaux et d'Occidentaux fusionnant ensemble. Tout le monde est pénétré des grâces qui accompagnent ce grand évènement.

VI. — Les pèlerins à l'Orphelinat catholique de Bethléem.

Nous empruntons à un journal religieux de Turin, *La Buona Settimana*, le récit de la visite que les pèlerins ont faite à l'Orphelinat catholique de Bethléem, où les Salésiens de Don Bosco, appelés par le digne chanoine Belloni, sont allés renforcer le personnel de cette belle Œuvre.

« Nous avons eu la consolation de recevoir de nombreux pèlerins de toutes les nations. Nous aurions bien voulu nous multiplier pour les recevoir mieux. Toutefois, j'espère que ce n'est pas une illusion de notre amour propre ; ceux qui nous connaissaient déjà ont paru satisfaits des progrès réalisées depuis leurs précédents voyages.

Parmi nos visiteurs, nous devons citer Monseigneur l'évêque de Liège, notre bienfaiteur, qui a tenu à établir un orphelinat de Don Bosco dans sa ville épiscopale. Sa Grandeur, par grâce spéciale, a bien voulu descendre directement chez nous et prendre part à notre repas du soir. Répondant à un petit compliment de nos enfants, Monseigneur a parlé à nos orphelins de la sainte Eucharistie en termes qui prouvent l'ardeur de son amour et la vivacité de sa foi. Il leur a rappelé ce mot de Don Bosco parlant de la communion fréquente : « *Monseigneur, tout est là.* »

Monseigneur Montès De Oca, évêque du Mexique, que Don Belloni connaît depuis longtemps, nous a fait l'honneur d'accepter notre hospitalité complète. Il s'est trouvé dans notre Orphelinat avec Mgr Redon, vicaire général d'Avignon, M. Guillibert, vicaire général d'Aix, et d'autres prêtres et éminents personnages.

Enfin un troisième prélat, Mgr l'archevêque de Verceil, des Frères Prêcheurs, grand ami des Œuvres de Don Bosco, qui avait assisté au mois de décembre 1891 aux fêtes de Marie Auxiliatrice à Turin et au départ pour la Terre Sainte de quelques-uns des Salésiens, heureux de le revoir aujourd'hui et de reconnaître sa physionomie si sympathique, a bien voulu passer quelques heures au milieu de nous.

Le même jour, 16 mai, nous avions encore la joie de recevoir M. l'abbé Coemen, curé de N.-D. à Verviers, auquel nous devons tant comme directeur de notre Comité belge, et de plusieurs membres éminents du même Comité qui s'intéresse à nos Œuvres. Quelques jours auparavant nous avions eu la visite de M. le curé de Saint-Cyr (Var), ami de notre cher directeur de Beitgemal, Don Varaia.

Comme nous avions un certain nombre de visiteurs réunis, nous avons terminé la journée du 15 par un petit drame : *Les jeunes captifs*, précédé d'un prologue adressé à nos bienfaiteurs. Nos petits chanteurs ont exécuté une cantate intitulée : *Le Congrès Eucharistique*. Et comme il faut toujours une note gaie, la représentation a été terminée par un duo bouffe fort bien rendu par deux de nos chefs d'atelier.

Il nous est impossible de citer tous nos chers visiteurs, cependant je ne voudrais pas omettre un bon prêtre du Yucatan (Mexique), chez lequel Don Piperni (1) a logé pendant deux mois ; un charitable avocat du Canada qui a quêté pour Don Piperni à Montréal, et tous ses compatriotes, prêtres et laïques, qui nous ont fait l'honneur de passer quelques heures avec nous.

Le 17 mai nous avons reçu de nombreux ecclésiastiques italiens tous très sympathiques aux Œuvres salésiennes, et parmi eux M. l'abbé Vigo, curé de Sainte-Julie et délégué par Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Turin pour le représenter au Congrès Eucharistique. »

(1) Un de nos confrères envoyé au Mexique en novembre dernier.

VII. — Une vue d'ensemble du Congrès.

Après avoir exposé à nos lecteurs, sous diverses rubriques, les évènements qui viennent de s'accomplir en Terre Sainte à propos du Congrès eucharistique, nous tenons à leur donner une vue d'ensemble de cette mémorable manifestation où le Sacrement de l'unité a visiblement préparé l'union définitive et complète des Églises orientale et occidentale.

Cette vue d'ensemble nous est fournie par le beau rapport du R. P. E. Bailly, des Augustins de l'Assomption.

A bord du *Poitou*, mercredi 23 mai.

Toutes les séances du Congrès ont été remarquables par les travaux, l'entente, la solennité et tout ensemble l'enthousiasme des congressistes venus de tous les points du monde ; la dignité et le nombre des personnages, évêques, clergé, etc., qui y prenaient part, leur donnaient une grandeur singulière ; mais les dernières journées ont été encore plus admirables.

Nosseigneurs les évêques d'Orient, par eux-mêmes ou leurs représentants, ont fait des rapports très appréciés, très remarquables, qui ont ouvert les yeux aux Occidentaux sur la beauté et l'antiquité des rites orientaux. Ils ont, à plusieurs reprises, affirmé très énergiquement le dévouement des Églises orientales unies pour le Saint-Siège et leurs sympathies pour leurs frères de l'Église latine.

D'autre part, les rapports des Occidentaux, affirmant l'amour du Saint-Siège et de l'Église Romaine pour les catholiques d'Orient, provoquaient les enthousiasmes très sincères des Grecs, Arméniens, Maronites et Slaves unis.

Le cardinal-légat a assisté à toutes les séances, entouré des quarante à quarante-cinq patriarches, archevêques, évêques, abbés mitrés, protonotaires d'Orient ou d'Occident, et des autres personnages éminents qui couvraient l'estrade.

Des délégués de l'épiscopat français, allemand, anglais, américain, des vicaires généraux, quatre curés de Paris, des laïques de la plus haute distinction se remarquaient dans l'assistance. On a tenu les séances à Saint-Sauveur, à Sainte-Anne, à Notre-Dame de France, qui en a eu de très belles. Le Saint-Sacrement est resté exposé tout le temps au Patriarcat.

Son Éminence a gagné tous les cœurs : elle a agi avec une prudence, une délicatesse et surtout une bonté inexprimable.

Au cours des séances, le légat n'est sorti pour la première fois de sa grande mission que pour se rendre, en un appareil très modeste, à la léproserie et là se dévouer aux rebuts de l'humanité, comme s'il en était le plus humble serviteur. Cet acte d'humilité et de charité a rempli les pèlerins et toute la population d'une profonde impression.

La séance de clôture du Congrès, tenue le samedi soir, a dépassé toutes les autres. Après de remarquables discours, entre autres celui de l'archevêque de Bagdad, qui a demandé à l'assemblée de voter des remerciements au Pape, au cardinal, à la France et aux pèlerinages de pénitence, avec une éloquence qui a provoqué des applaudissements réitérés, le cardinal-légat a fait un magnifique appel à l'union et à l'unité, dans un rapprochement saisissant entre le Congrès eucharistique et la fête de la Pentecôte. Ce beau discours, imprimé comme celui d'ouverture, a été remis au départ pour être distribué aux pèlerins sur les bateaux.

A la fin de cette mémorable séance, il y a eu le chant des *Laudes* ou acclamations liturgiques à tous les évêques du Congrès, elles ont produit un grand effet et réjoui tous les cœurs.

Mais ce ne sont pas seulement ces réunions, si fécondes en révélations précieuses, en démonstrations d'union, en actes d'amour pour Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement, et de docilité pour le Saint-Siège, qui ont donné au Congrès eucharistique un cachet incomparable ; ce sont encore toutes les solennités qui se sont accomplies entre les séances dans les différents rites.

Chaque matin a eu lieu, présidée par le cardinal-légat, une messe solennelle en un rite différent. On y a ajouté, à certains jours, des ordinations. Tous les rites se sont déroulés successivement, et, le dernier jour, le cardinal-légat a officié pontificalement dans l'église du patriarcat, entouré de tous les évêques avec leurs mitres, leurs ornements et leurs insignes. C'était un spectacle de toute beauté.

Chaque soir, après la réunion de l'après-midi, avait lieu une procession splendide du Saint-Sacrement dans les communautés de Jérusalem.

Chose étonnante ! la fraîcheur a été telle pendant le Congrès, et ces processions ont été facilitées par un température si froide, qu'on y a gagné des rhumes.

Le cardinal a assisté à toutes avec un grand nombre d'évêques et des centaines de prêtres. Les pèlerins, les fidèles, les établissements catholiques, leurs musiques, rehaussaient la pompe de ces grandes manifestations de foi et d'amour au Saint-Sacrement, faites en plein air, aux yeux de tout Jérusalem qui les admirait tous les jours de cette grande semaine. A Notre-Dame de France, c'est l'évêque arménien d'Adona qui portait le Saint-Sacrement.

En outre, pendant trois jours, ont eu lieu des réunions sacerdotales très vivantes et très nombreuses. Le cardinal a présidé la dernière, où le patriarche de Jérusalem a dit des choses fort intéressantes sur la situation des catholiques en Palestine.

Ajoutez à tout cela le Chemin de Croix à travers les rues de Jérusalem, le vendredi de cette semaine du Congrès. Deux grandes croix y furent portées. Les évêques au nombre de douze, en portèrent une autour du Saint-Sépulcre.

Des adorations nocturnes, faites en divers sanctuaires, à Gethsémani, la Flagellation, etc., s'ajoutèrent à l'adoration diurne continue qui se faisait à l'église du Patriarcat. Les dames en firent une à l'*Ecce Homo*, chez les Dames de Sion.

Tant de ferveur, tant d'entrain, de si grandes séances, des travaux si remarquables, des solennités si éclatantes, une fusion si fraternelle de l'Orient et de l'Occident catholiques, avec tant d'évêques et de fidèles de toutes les parties du monde, ayant le Pape à leur tête, dans la personne de son légat et se jetant tous ensemble, en des rites divers, aux pieds de Notre-Seigneur, adoré dans le même Sacrement, sur le même autel, avec une même foi, voilà le spectacle sans pareil qu'a vu Jérusalem et qui ne s'y était jamais vu, sans doute, avec un tel éclat et un caractère aussi cosmopolite et aussi universel.

La paix, le respect des infidèles et orthodoxes, l'ordre public ont entouré ces grandes assises des circonstances les plus favorables.

Aussi le Congrès a-t-il rendu hommage aux autorités turques, et à Sa Majesté le Sultan, pour la liberté et la protection accordées à ces solennités religieuses.

Le jour de la Pentecôte, la vaste tente était déployée sur le mont Sion, près du Cénacle ; dès minuit, l'office de Matines fut chanté et les messes commencèrent.

Vingt-cinq autels entouraient le maître-autel où fut chantée la grand'messe à 6 heures et où de nombreuses communions furent distribuées ; on célébra près de 400 messes. On eût dit une cathédrale en ses plus beaux jours de fête.

Le soir de la Pentecôte, fut chanté, au milieu d'une pompe éclatante, le *Te Deum* d'actions de grâces au Saint-Sépulcre.

Le légat présidait, entouré des évêques et d'une foule considérable qui chantait l'hymne de la joie et de la reconnaissance avec un élan saisissant.

La bénédiction du Saint-Sacrement termina.

Mais la vraie séance de clôture eut lieu le lendemain, lundi de la Pentecôte ; voici comment :

Le cardinal-légat vint, à 10 h. 1/2 du matin, poser la première pierre de l'église de Notre-Dame de France et bénir l'hôtellerie. Il avait accepté de déjeuner ensuite avec le pèlerinage. Les patriarches, archevêques, évêques, le consul général de France, les membres du Comité du Congrès, les supérieurs des communautés, les personnes notables de Jérusalem et de divers pays, etc. étaient invités. Tous furent fidèles à ce rendez-vous général.

Après la cérémonie religieuse qui fut émouvante, les pèlerins allèrent pieusement baiser la première pierre. Le parchemin, introduit dans la boîte de plomb, est un document précieux dont le texte est signé par le légat et tous les évêques, abbés et prélats présents. A la porte de Notre-Dame de France, le consul salua le cardinal qui répondit en quelques mots pleins de sympathie pour l'œuvre et de patriotisme.

Mais quand le moment du banquet fut arrivé, et quand le légat parut, accompagné du consul et suivi de tous les évêques qui prirent place avec Son Éminence à la table élevée au fond de l'immense réfectoire, un enthousiasme indescriptible éclata de tous les points de cette immense salle où se trouvaient réunies près de mille personnes représentant tous les pays, toute la hiérarchie ecclésiastique, tous les Ordres religieux, tous les rangs de la société. Jamais peut-être pareil banquet ne s'est offert nulle part.

La Croix lumineuse éclairée à l'électricité brillait de ses mille feux au fond de la salle en face du légat. Cinquante-cinq religieux de l' Assomption servaient les tables qui se déroulaient devant celle du légat et des évêques, en cinq ou six rangées d'une longueur telle que, au dessert, on dut se rendre à la tribune, disposée à droite au milieu de la salle, pour être entendu de tous.

Ces agapes accomplies au lendemain du Congrès, dans un réfectoire improvisé, entouré de toiles auxquelles étaient suspendus mille oriflammes, bannières ou drapeaux de divers pays, avaient tout ensemble un grand air de distinction et un aspect de simplicité qui rappelaient les plus belles fêtes et les plus brillantes réunions du moyen âge.

Mgr Doutreloux, président du Congrès, annonce vers la fin que le Saint-Père a répondu au télégramme, envoyé au début des réunions par une dépêche qu'on venait de recevoir. Il la lit. Elle dit les effusions de bonté et les bénédictions du Saint-Père pour le légat, les évêques et tous les congressistes. L'assemblée se lève aussitôt et acclame longuement Léon XIII.

Au dessert, le R. P. Bailly, directeur du pèlerinage, au nom des pèlerins, de Notre-Dame de France, et spécialement de la Congrégation des Augustins de l'Assomption, salua en termes très délicats, très éloquents et longuement applaudis les diverses phases de la vie si remplie du cardinal qui fut toujours, à Paris, à Lourdes, à Reims, comme à Jérusalem, le père, l'apôtre, le sauveur de toutes les grandes œuvres de ce temps, depuis les catéchismes de Saint-Sulpice, les paroisses de Paris, de Saint-Ambroise et Saint-Augustin, les œuvres ouvrières, *La Croix*, et la bonne presse de province, les pèlerinages de Terre Sainte, de Lourdes et des ouvriers, jusqu'à ce Congrès et à cette consécration de l'œuvre de Notre-Dame de France. Une explosion d'enthousiasme éclata à la suite de ce toast.

Le Père annonça que Son Éminence le cardinal-légat, non content des monnaies qu'on place dans toute première pierre, avait donné 1000 francs pour Notre-Dame de France. Ils seront appliqués au maître-autel, monument commémoratif de cette fête et du Congrès. Les applaudissements redoublent.

Monseigneur l'évêque de Liège monte à son tour à la tribune. Il remercia les membres des diverses nations accourus au Congrès, de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Europe, constatant qu'elles étaient toutes représentées. Il parla de l'union de la France et de la Belgique en des termes touchants. Il fut vivement acclamé. Il remercia l'œuvre des pèlerinages, le bienveillant concours du consul et le légat, ainsi que les évêques, au nom du Congrès. Il eut des mots très heureux et suscita dans tous les cœurs un grand enthousiasme.

M. de Pèlerin lui succéda, portant un toast aux évêques orientaux, à Monseigneur de Liège, aux Pères de l'Assomption et à leur Général, le P. Picard, initiateur des pèlerinages populaires de pénitence à Jérusalem, et hélice cachée qui a donné à ce grand mouvement du Congrès une impulsion décisive.

Monseigneur l'archevêque de Balbech, du rite syrien, vota alors des remerciements aux évêques et aux pèlerins venus d'Occident et eut pour la France des accents de gratitude qui émurent tous les cœurs, en particulier quand il rappela la nécessité et les bienfaits de son protectorat.

Le R. P. Bailly proposa, en ce moment, d'avoir un souvenir et de former des vœux bienveillants pour nos frères séparés ; il fut très acclamé.

Un jeune Syrien chanta ensuite en arabe une poésie composée par un évêque maronite, et qui fut traduite par un autre évêque, aux applaudissements de l'assemblée.

Enfin, le cardinal se leva et, en des termes d'une distinction parfaite, où le cœur et l'éloquence éclataient à chaque mot, se faisant entendre à tous, remercia ceux qui l'avaient loué à l'excès, disait-il. Puis, après avoir rendu hommage à Sa Majesté le Sultan, il remercia en particulier le consul général de France ; il annonça qu'en vertu des facultés que lui avait données le Saint-Siège, il lui décernait la décoration exceptionnelle de grand'croix de Saint-Grégoire, et

Mgr Péchenard lut aussitôt le diplôme qui confère cette distinction.

Une explosion d'acclamations retentit sur tous les points. Le consul répondit en quelques mots très heureux et très applaudis. Les cris de : Vive Léon XIII ! Vive le consul ! Vive la France ! éclatèrent de toutes parts.

Rien ne peut vous dire la dilatation, la joie, les sympathies mutuelles qui se manifestèrent, sous l'action de la grâce, en ces agapes magnifiques.

Le légat, les évêques et le consul furent longuement acclamés à leur sortie.

Un évêque d'Italie m'en exprima la vive satisfaction et m'embrassa ; un personnage très distingué d'Angleterre me serra vivement les mains ; les évêques d'Orient paraissaient radieux ; c'était de tous côtés une exclamation unanime de joie sainte et d'actions de grâces à propos de cette réunion qui a été un grand évènement du Congrès.

Cela a été une grâce incomparable pour l'œuvre de Notre-Dame de France.

Le soir, la croix lumineuse, élevée jusqu'à la hauteur du toit, disait à toute la Ville Sainte la joie et la gratitude de Notre-Dame de France, si honorée et si comblée de bénédictions en ce jour mémorable pour elle et la Palestine.

Je n'ai point à parler ici de ce qui s'est passé dans les réunions épiscopales que le cardinal-légat a présidées.

Je puis seulement dire qu'elle ont été la source d'une grande satisfaction pour Nosseigneurs les évêques et Son Éminence qui en paraissaient tous très heureux.

La conclusion qu'on rencontre sur toutes les lèvres est celle-ci :

Le Congrès eucharistique a dépassé toutes les espérances. C'est un immense évènement ; il ne peut manquer d'avoir ultérieurement des conséquences très importantes pour les relations religieuses de l'Occident et de l'Orient. Il a beaucoup appris aux Latins par les Églises orientales, et il a donné à celles-ci une dilatation et un élan singuliers. Il est, au point de vue de l'union et du retour possible des orthodoxes, une semence, une préparation précieuse. On a compté jusqu'à trente prêtres des Églises orthodoxes assistant aux réunions du Congrès.

VIII. — La personne du représentant du Pape.

Sous le titre « Quelques notes sur le Congrès eucharistique » le *Pèlerin* du 25 juin donne une série de détails de la plus haute édification et du plus vif intérêt sur la personne du Cardinal-Légat, comme aussi sur les résultats probables des grandes assises tenues à Jérusalem en mai dernier.

Nous éprouvons quelque joie à faire profiter nos lecteurs de ces détails et à leur signaler les espérances de l'Église touchant l'effet réel et possible du Congrès.

Le cardinal Langénieux s'est acquitté de sa mission de légat en vrai prince et en vrai père. Sa munificence a étonné les Orientaux ; sa douceur et ses prévenances lui ont attiré l'affection des grands comme des petits. On l'appelle le *Charmeur ;* et jamais épithète ne fut ni mieux appliquée, ni plus justement méritée. Le cardinal-légat a, en effet, charmé tout le monde, les patriarches, les évêques, le clergé et les fidèles ; les Grecs et les Arméniens schismatiques, même les Juifs et les mahométans. On raconte mille délicieux incidents, des mots des gens du peuple, des réflexions des dissidents qui prouvent que, depuis le pacha jusqu'au dernier *fellah*, le cardinal a fasciné tous les esprits. Mieux encore, le sultan a été tellement ravi de tout ce qu'il a appris, qu'il vient d'envoyer à Son Éminence la plus haute décoration ottomane, celle de l'*Osmanié*, de la classe qui correspond à notre grand'croix de la Légion d'honneur. Quand la nouvelle de cette faveur impériale est arrivée à Jérusalem, le pacha a hautement exprimé sa joie ; le patriarche grec-schismatique et celui des Arméniens ont été simplement enthousiasmés, et ils ne s'en sont point cachés. Le pacha, on le sait, avait été fait commandeur de l'ordre de Pie IX par le légat.

Le dernier dimanche de son séjour ici, le cardinal Langénieux est allé à Bethléem. Il est entré à cheval dans la cité de David, escorté de cavaliers arabes et turcs. Rien n'avait été préparé ; la réception a été spontanée, mais elle a été un vrai triomphe : Grecs et Arméniens sont venus baiser la main du légat. Pour lui, les schismatiques ont fait ce qu'on n'avait jamais vu : les Grecs ont avancé, les Arméniens ont retardé leur service religieux, afin, disaient-ils, « que Son Éminence ait tout le temps de dire la messe à la Crèche. » Nous avons entendu, à la porte de Jaffa, un Juif nous dire en italien : « Qu'il est bon, ce cardinal ! Il » a béni tout le monde, même nous qui » sommes des Juifs ! »

La visite de Son Éminence chez les lépreux, dans la vallée de Siloé ; sa manière de les servir à table pendant le dîner qu'il leur avait offert, c'est-à-dire étant revêtu de la pourpre cardinalice et fléchissant le genou chaque fois qu'il présentait un plat ; son discours à ces malheureux traduit en arabe à mesure qu'il tombait de ses lèvres, tout cela s'est raconté dans Jérusalem et a produit un enthousiasme aussi profond que sincère. Un enfant des écoles disait qu'il avait entendu un Juif s'écrier :

« Vraiment, ce cardinal doit être Jésus lui-même ! »

Ce mot est touchant parce qu'il est plein de vérité : les armes du cardinal Langénieux sont celles de la Terre Sainte, et sa devise est : *Vivat in me Christus ;* or, l'Esprit du Christ, en lui, se manifeste par une ineffable douceur qui réalise le mot du Maître : *Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram.* Ce prince de l'Église a répandu ses largesses sur les évêques, sur les communautés et sur

les pauvres ; il a versé l'onction de sa parole, plus précieuse encore que ses dons ; il n'est pas étonnant qu'il ait conquis tous les cœurs, et qu'il reste vraiment en possession de Jérusalem. Heureux le diocèse de Reims d'avoir un tel archevêque ! A son retour, qu'on le reçoive avec des ovations splendides, car il a bien mérité de l'Église, de Léon XIII et de la France !

IX. — Les résultats du Congrès.

Et maintenant, quels seront les résultats du Congrès eucharistique ? Attendons ! la semence est tombée dans une terre qui ne l'a pas repoussée ; laissons faire et prions. Cependant, nous pouvons dire ici ce que nous savons, en résumant nos conversations, à Jérusalem et à Bethléem, avec des prêtres grecs et arméniens. Nous tâcherons d'être aussi exacts et précis que possible en racontant ce qu'ils nous ont dit :

« 1° Nous avons été touchés de la manière » dont nous avons été traités par les catholiques quand nous nous sommes rencontrés » avec eux dans le sanctuaire ou dans la » salle de leurs réunions. »

« 2° Nous reconnaissons, avec gratitude, » que pas un mot écrit ou prononcé n'a pu » nous offenser, mais encore, qu'en tout, on » nous a montré la plus sincère déférence. »

« 3° Nous admirons franchement l'unité » de l'Église de Rome. Nous avons été frappés de cette unité dans le spectacle de » tant d'évêques orientaux et occidentaux se » traitant en frères, avec une égalité parfaite, et se courbant tous ensemble sous » la bénédiction du légat du Pape. »

« 4° Nous déclarons fausse l'accusation » portée contre Rome, sur sa tendance à » détruire les rites orientaux pour latiniser » l'Orient. Nous avons vu de nos yeux le » cardinal assister successivement à la célébration des messes dans tous les rites » orientaux. »

Jérusalem n'oubliera jamais le pèlerinage de 1893 ; c'est un évènement mémorable qui a produit un bien immense. Cela seul valait bien la peine d'établir les pèlerinages de Pénitence qui ont rendu le Congrès possible. A moins d'avoir vu les Pères et les Frères Augustins de l'Assomption à l'œuvre, on ne saurait se faire une idée de leur zèle, de leur tact et de leur courage, qui a changé tous les obstacles en succès. Le T. R. P. Jérôme de Sigean, vicaire custodial de la Terre Sainte, parlant sous la coupole du Saint-Sépulcre, devant vingt-quatre évêques et huit cents pèlerins, constatait, avec raison, qu'il y avait des heures propices aux grandes choses, et il ajoutait : « Les Révé» rends Pères Augustins de l'Assomption » l'ont parfaitement compris. Aussi, malgré » les obstacles qui se dressaient devant eux, » n'écoutant que leur zèle, et confiant en la » divine Providence, à l'instar des valeu» reux chevaliers du moyen âge, ils se sont » mis à la tête du mouvement au cri de : Dieu » le veut ! » Aujourd'hui, mes Frères, nous » avons la consolation d'assister à leur triom» phe : car n'est-ce pas un vrai triomphe d'a» voir pu grouper autour du Saint-Sépulcre » des centaines de pèlerins venus de toutes » les parties du monde, pour exalter l'auguste » Victime sur le théâtre de ses souffrances » et de ses humiliations ? »

TURIN

LA FÊTE DE DON BOSCO
ET
L'HOMMAGE A DON RUA

Le 24 juin apporte chaque année à la famille salésienne son lot abondant de joie et de fêtes. C'est le jour où nous offrons à la mémoire bénie de Don Bosco un tribut de gratitude, et où nous présentons à son successeur, Don Rua, l'hommage de notre filiale vénération.

Tout ce que la parole et la musique savent imaginer pour une démonstration aussi solennelle est mis en œuvre avec amour.

Le soir du 23, veille de la Saint-Jean, eut lieu, dans la grande cour de l'Oratoire, la première des deux séances ; l'inclémence du temps ne permit pas d'épuiser le programme, au grand regret de tous les assistants, qui étaient sous le charme des mille attraits de cette fête de famille.

Le lendemain, à 9 heures du matin, nous recevions à l'Oratoire la nombreuse députation des anciens élèves. La musique les attendait à la grande porte et les accompagna, au milieu des applaudissements de nos enfants, jusqu'à la salle où Don Rua était descendu.

Quand ils eurent pris place autour du successeur de Don Bosco, ils lui offrirent le cadeau des anciens élèves — deux cents mètres de soie jaune pour la décoration de l'église de Marie Auxiliatrice. M. le professeur Maranzana lut ensuite une très belle adresse à laquelle Don Rua, visiblement ému, répondit en termes empreints de la plus vive affection.

Ces braves cœurs couronnèrent cette démonstration par un pèlerinage filial au tombeau de Don Bosco.

L'église de Marie Auxiliatrice vit ce jour-là des cérémonies comme les ramènent nos grandes solennités. La grand'messe fut chantée par Don Rua, avec assistance pontificale de Mgr Cagliero.

Le soir du 24 eut lieu la seconde séance littéraire et musicale. Un nombre considérable de nos bienfaiteurs de la ville occupaient les places réservées aux invités.

Le temps, qui nous avait boudé la veille, s'é-

tait remis au beau. On a goûté fort l'hymne de Don Lemoyne, mis en musique par un de nos confrères, le *maëstro* Dogliani, maître de chapelle de l'Oratoire.

Les enfants du Patronage du dimanche eurent l'heureuse pensée d'exécuter un hymne dont la partition fut écrite par Mgr Cagliero en 1878, pour la fête de Don Bosco. La musique instrumentale de ce Patronage ne songe pas à s'arrêter dans la voie du progrès; aussi a-t-elle récolté des applaudissements nourris, qu'on lui a donnés sans compter.

Une paternelle allocution de Don Rua, qui parla de Don Bosco avec son cœur, clôtura la solennité. Notre vénéré Père eut aussi quelques mots de profonde gratitude à l'adresse de tous les amis de nos Œuvres que leur sympathie pour la famille salésienne avait associés, de près ou de loin, à nos réjouissances familiales.

PETITE CHRONIQUE
DES
MAISONS DE FRANCE

Sommaire: Le Noviciat français des religieuses de Don Bosco. — Les toasts de la Saint-Louis de Gonzague à Nice. — Un double panégyrique. — « *Aux innocents les mains pleines* ». — Les traites sur la miséricorde divine.

Plusieurs fois déjà nous avons parlé à nos lecteurs du *Noviciat des Filles de Marie Auxiliatrice*, — religieuses de Don Bosco — établi à **Sainte-Marguerite** (banlieue de **Marseille**).

Au cours de ces derniers mois, cette Maison a été témoin d'une série de solennités dont les amis de nos Œuvres remercieront Dieu avec nous.

Le 30 mai, Don Albéra, envoyé de Turin pour représenter à ces solennités le successeur de Don Bosco, a conféré le saint baptême à une jeune négresse, élève du pensionnat annexé au Noviciat de nos Sœurs. Le parrain et la marraine furent Monsieur et Madame Olive, dont ce qui va suivre dira les attaches profondément salésiennes. Le même jour, la nouvelle chrétienne, accompagnée à la sainte table par deux autres pensionnaires, avait le bonheur de faire sa première communion.

Le lendemain, 31 mai, la communauté célébra la fête de Marie Auxiliatrice. Une cérémonie que la foi rend toujours émouvante devait marquer ce jour. S. G. Mgr Robert, évêque de Marseille, voulut se réserver la consolation de donner le saint habit à une postulante dont la famille a mérité, à un degré peu ordinaire, la gratitude et l'affection de notre bien-aimé Fondateur. Nous avons nommé Mlle Olive, qui a répondu à l'appel de Dieu en venant rejoindre parmi les Filles de Marie Auxiliatrice une de ses sœurs, depuis un an religieuse de D. Bosco.

Malgré la longueur de la cérémonie, Mgr Robert, sans compter avec la fatigue, adressa quelques mots tout paternels à la nouvelle novice, pour la féliciter en Dieu d'avoir passé par-dessus bien des difficultés afin d'obéir à la voix surnaturelle qui, depuis longtemps, murmurait à son cœur la parole du souverain détachement.

Après avoir visité pour la première fois le Noviciat avec une visible satisfaction, Sa Grandeur daigna promettre qu'Elle reviendrait volontiers encourager les filles de Don Bosco.

Le concours de circonstances pieuses qui groupait divers éléments de fête sous une seule solennité eût mis en face d'un véritable écueil plus d'un prédicateur: baptême, première communion, prise d'habits, clôture du mois de mai, fête de la Vierge de Don Bosco, première visite de Mgr l'évêque, comment effleurer, même en passant, ces divers sujets, sans faire penser quelque peu à l'énoncé d'une table des matières? Don Albéra, inspiré, ce semble, par ce qui aurait dû l'embarrasser, tira de son cœur un discours dont les qualités doctrinales et l'onction pénétrante ont laissé à l'auditoire un souvenir fait de charme pieux, d'édification et de profit vrai.

Le 9 Juin suivant a eu la procession traditionnelle du Sacré-Cœur, dans le domaine où est installé le Noviciat. Par cinq fois, Don Albéra, qui portait le S. Sacrement, a dû s'arrêter aux beaux reposoirs élevés sur le parcours de la procession. La musique de l'Oratoire Saint-Léon prêtait son concours à cette manifestation solennelle d'amour au Sacré-Cœur de Jésus, dont la statue dominait la colline à laquelle est adossée la propriété. Une foule considérable et recueillie a pris à cette solennité une part bien chrétienne.

***

Chez Don Bosco, la fête de Saint Louis de Gonzague est une solennité de famille, parce que cet aimable saint est un des Patrons de nos Œuvres. Et quand le Directeur d'une Maison s'appelle Louis, la solennité devient double. C'est le cas de **Nice**, où Don Cartier a été l'objet d'une démonstration dont les détails sont bien connus de nos lecteurs.

Nous devons toutefois signaler plusieurs circonstances qui ne rentrent pas nécessairement dans le programme ordinaire de ce genre de démonstrations.

Vingt-cinq enfants ont fait ce jour-là leur première communion de la main de S. G. Mgr Balaïn, évêque de Nice, qui leur administra ensuite le sacrement de Confirmation, et leur adressa une allocution de nature à

graver dans ces jeunes cœurs le souvenir des grâces de cette journée.

A la grand'messe, la maîtrise du Patronage Saint-Pierre exécuta de la musique vraiment religieuse.

A midi, le grand réfectoire de l'établissement voyait, réunis à une même table, invités, personnel, élèves, contremaîtres et apprentis.

Les toasts ont eu un côté pratique dont nous devons dire un mot.

M. Ernest Michel venait d'assigner au succès des entreprises de Don Bosco une cause qui obligeait Dieu à intervenir: Don Bosco avait un grand cœur. Don Cartier, remercia les Coopérateurs présents d'avoir répondu à l'invitation des Salésiens. Puis, après avoir dit que les 215 habitants du Patronage y étaient maintenant à l'étroit, il prit texte de la parole de M. Ernest Michel pour affirmer que ni le grand cœur de Don Bosco, ni le grand cœur de ses amis, ni la Providence enfin, ne pourraient prendre leur parti de cette situation. Le double Comité protecteur — Messieurs et Dames — du Patronage Saint-Pierre ne ménage à nos enfants ni son temps ni sa peine: le moment est venu d'adopter un plus grand nombre des pauvres petits qui, par centaines, viennent frapper à la porte de Don Bosco. Il est urgent de reprendre les constructions suspendues depuis dix ans et d'agrandir le local de façon à y loger au moins cent enfants de plus. Le côté positif de ce rêve, c'est une note de *cent mille francs* à payer: en des temps où on ne parle que de millions, est-ce là un chiffre de nature à effrayer des cœurs taillés sur celui de Don Bosco?

Don Cartier demande à nos amis de lui amener *des cœurs*: « du cœur à la bourse, la pente est glissante et le chemin est court ».

M. Levrot, l'architecte de Don Bosco, à propos du mal de jambes dont il vient à peine de guérir, rappelle l'histoire du *Diable boiteux*. Comme lui, M. Levrot compte enlever des toits, et d'abord celui du réfectoire où l'on se trouve. Mais en *bon diable*, il le remettra... plus haut, après avoir exhaussé les murs. L'acquisition que l'on a pu faire d'un immeuble voisin rendra l'entreprise facilement réalisable.

« A l'exhaussement des toits, s'écrie M. Levrot — et de nos désirs, aurait ajouté un incorrigible du « double parler ».

Enfin, M. le chanoine Asso, témoin édifié des humbles débuts de Don Bosco et son collaborateur à Turin, en 1848-49, dans l'œuvre des catéchismes, met en lumière le caractère surnaturel des Œuvres salésiennes, leur parfaite adaptation aux besoins de notre époque et la nécessité, pour les gens de bien, de les favoriser au prix de n'importe quels sacrifices.

Un beau drame sacré, composé par un de nos confrères de Nice, a proposé à la chrétiennes admiration de nos enfants l'exemple de saint Cyrille, un tout jeune martyr de Césarée.

L'illumination et le feu d'artifice traditionnels ont couronné cette journée saintement et joyeusement remplie.

Ne quittons pas Nice sans nous réjouir du bien qui s'opère au Patronage du dimanche, établi l'an dernier sur la paroisse du Port, sous le vocable de Saint-Joseph. Depuis Noël, une gracieuse chapelle réunit tous les dimanches une centaine d'enfants. Le 2 juillet, tout ce petit monde a célébré la fête de Saint Louis de Gonzague en grande solennité. Grâce à la générosité d'un de nos bienfaiteurs, la chapelle s'est enrichie de deux belles statues: Saint Joseph et Saint Louis de Gonzague.

L'heureuse influence de cette Œuvre sur les enfants qui la fréquentent est déjà très consolante; elle grandira encore, nous le savons, parce que beaucoup de pauvres petits ont besoin du Patronage pour rester ou redevenir chrétiens.

Signalons enfin la Conférence salésienne donnée le 30 mai dernier en faveur de notre Maison de Nice par le R. P. Candeloup, S. J. L'éminent conférencier a insisté sur le besoin urgent d'agrandir le local du Patronage, afin d'y admettre un nombre d'enfants en rapport avec les demandes dont les Salésiens sont assaillis.

***

A l'Orphelinat agricole de **La Navarre** (près la Crau d'Hyères) la fête de Marie Auxiliatrice coïncidait avec la solennité de la première communion.

« Dès l'aube, une foule considérable, accourue de tous points, emplissait les alentours du superbe établissement... A la messe de 7 h. 1/2, la vaste chapelle avait peine à contenir les assistants. Don Perrot, directeur de l'Orphelinat, a prononcé une touchante allocution de circonstance. La bonne tenue des orphelins et le recueillement des premiers communiants ont édifié les visiteurs, venus d'assez loin pour s'associer aux joies de cette famille salésienne.

A 10 heures, messe de Gounoud fort bien exécutée par la maîtrise de la maison, sous la direction d'un des religieux, de l'Orphelinat; l'office était chanté par M. l'abbé Sigalloux, vicaire au Luc, qui a laissé dans la contrée de si vifs souvenirs.

Le soir, aux vêpres, M. le chanoine Bernard, d'Hyères, célébrait éloquemment les gloires de Marie Auxiliatrice; après son sermon, on procéda à la belle cérémonie du renouvellement des vœux.

A 5 heures, une charmante représentation théâtrale clôturait cette religieuse journée; au cours de la pièce, on eut l'occasion d'applaudir plusieurs fois et chaudement une trentaine d'instrumentistes qui jouent vraiment à merveille.

(D'après *La Croix du littoral* du 4 juin).

Le 6 juillet, fête de Don Perrot, a été une journée d'allégresse. M. l'abbé Pierrugues, curé de La Londe a prononcé le panégyrique de saint Pierre... et de Don Perrot.

A l'issue des Vêpres une séance récréative a réuni tous les enfants et les invités. Une comédie intitulée : *Les deux Bossus*, a fait rire aux larmes toute l'assistance. Un magnifique feu d'artifice et l'illumination de toute la façade clôtura cette splendide et charmante fête de famille.

Le dimanche suivant, 9 juillet, réunissait à La Navarre plusieurs anciens élèves. Les offices ont été célébrés avec solennité. Au dîner, Don Perrot a fait ressortir les grands avantages de ces réunions et M. L. Roland, ancien Vice-président du Tribunal de Digne, a fait l'éloge de Don Bosco et de la Société salésienne. Il a été plus d'une fois applaudi par tous les assistants.

***

De notre jeune Maison de **Montpellier** nous avons reçu une très intéressante relation. Pour être fidèle à son programme, le chroniqueur du *Bulletin* devrait traiter ces pages suivant les lois de la perspective et n'y prendre que les détails dont l'imagination du lecteur ne peut point faire les frais. Ce serait sévère, mais injuste. « Aux innocents les mains pleines », dit un proverbe bon enfant: une Œuvre naissante a bien le droit d'être connue. Aussi le chroniqueur va-t-il transcrire avec conscience; il y gagnera d'avoir l'air bon prince et de hâter le départ du *Bulletin :* une fois n'est pas coutume.

Ce fut un spectacle bien imposant le 11 juin, fête patronale de l'Oratoire salésien du Sacré-Cœur, que la procession se déroulant sous les ombrages séculaires du Clos Boutonnet, à travers les allées dessinées par Le Nôtre.

De magnifiques reposoirs, prodiges véritables pour une Œuvre qui débute à peine et qui n'a rien que ce qu'on veut bien lui prêter, s'élevaient, pleins de la grâce et de la majesté que lui avaient préparées, au prix de plusieurs nuits passées sans sommeil, des demoiselles d'un dévouement admirable.

L'un principalement, adossé à la façade, allait jusqu'au toit; il émerveilla les 200 personnes qui assistèrent à ce triomphe eucharistique, présidé par M. l'abbé Reboul, un des meilleurs amis de l'Œuvre.

Pour ne pas blesser de légitimes susceptibilités, aucune invitation n'avait été faite; mais on ne put empêcher les spectateurs privilégiés de parler; et, aux reproches qui affluèrent de n'avoir pas été prévenu, il fut facile de comprendre combien avait été profonde l'impression générale devant cette manifestation si pleine de poésie: Jésus se promenant en triomphe au milieu des petits et des humbles qu'il aime, acclamé sous les grandioses futaies par leurs voix fraîches et limpides, auxquelles se mêlaient, sans discontinuer, les chants les plus variés de oiseaux.

Au dernier reposoir, l'acte de consécration de la France au Sacré-Cœur fut particulièrement touchant: on sentait passer comme un souffle d'espérance en écoutant prier ces enfants qui doivent être un jour le peuple et la France.

***

Mais les fêtes n'étaient pas terminées. Le 17 juin la solennité de Marie Auxiliatrice, renvoyée à cette date dans le diocèse, mettait encore en joie l'Oratoire du Sacré-Cœur.

Les premières vêpres furent suivies d'une procession où, au chant des litanies du Sacré-Cœur, on se rendit sur la grande pelouse qui fait face à la maison. Là, à une égale distance de la grille d'entrée et du corps de bâtiment, entourée d'oriflammes ondoyantes, sur ce piédestal en pierre, se dressait une magnifique statue du Sacré-Cœur (1). Ce terre-cuite de plus de 1 m. 80 allait recevoir de M. Dupuy, lazariste, supérieur du grand séminaire et vicaire général, la bénédiction liturgique. Avant de procéder à cette cérémonie au pied du monument, entouré des enfants et d'une délégation des anciennes élèves du Sacré-Cœur, Monsieur le supérieur du grand séminaire, avec une bonté toute paternelle, une éloquence irrésistible et toute du cœur, fit admirablement comprendre aux enfants ce qu'avait été, ce qu'était et ce que serait pour eux le Cœur de Celui qui avant tant aimé les petits enfants pendant sa vie et qui les aime tant encore, puisque pour eux il fait surgir des dévouements admirables comme ceux de Don Bosco et des prêtres ses disciples, des générosités sans cesse renaissantes, comme celles des Coopérateurs et Coopératrices, qui, malgré la multiplicité des Œuvres, savent et sauront toujours trouver pour celle de Don Bosco les ressources dont elle a besoin, parce que prêtres et Coopérateurs, bienfaiteurs connus et inconnus de l'Œuvre admirable du prêtre de Turin, tous ont entendu ces paroles jaillies du fond du cœur de Jésus : « *Laissez venir à moi les petits enfants,* » — « Eh bien, conclut dans un élan admirable d'éloquence ce prêtre vénérable, ces paroles le Cœur de Jésus les dit encore du haut de ce piédestal : « *Laissez venir à moi les petits enfants* » il vous les dit à vous, mes enfants, pour que vous lui gardiez votre cœur bien pur, il les dit à vos maîtres, pour les consoler et les fortifier dans leurs labeurs et dans leurs peines; il les dit à toutes les personnes qui entrent ici ou qui passent seulement devant la maison : « *Laissez venir à moi les petits enfants* »; et pour cela procurez à cette Œuvre les ressources dont elle a besoin pour réaliser un des vœux les plus chers du cœur d'un Dieu. »

Après ces paroles si touchantes, la bénédiction eut lieu au milieu de l'émotion générale, encore accrue par le chant d'un cantique d'amour au Sacré-Cœur, fort bien exécuté par les enfants, qui paraissent doués pour la musique, remarquablement cultivée dans les Maisons salésiennes.

Le jour de la fête de Marie Auxiliatrice une grande joie était réservée à nos enfants. Notre bien-aimé Père Don Albéra, malgré les fatigues inséparables de voyages multipliés, arriva de grand matin, et put dire à nos enfants la messe de communauté, puis leur parler dans l'après-midi de Notre-Dame Auxiliatrice. Les quelques Coopératrices qui étaient venues spontanément, restèrent, ainsi que nos enfants, sous le charme de cette parole si affectueuse et si persuasive.

Que dire du ballon et des autres réjouissances qui se rencontrent dans toutes nos autres Maisons? Rien sinon que la bonne volonté, la piété et l'entrain sont heureusement des notes qui font bien voir que l'Oratoire du Sacré-Cœur est une œuvre salésienne. Un sentiment de délicatesse a fait un

(1) C'est un don de Madame la Supérieure du Sacré Cœur qui, chaque année, reçoit des anciennes élèves une statue dont elle dispose ensuite à son gré. Cette année-ci, c'est l'Oratoire de Don Bosco qui a été choisi par la donatrice.

devoir, pour la fête de N.-D. Auxiliatrice comme pour celle du Sacré-Cœur, de ne pas lancer d'invitations. L'Œuvre est si petite encore qu'elle doit être bien timide ; on a bien voulu nous le reprocher ; ce sera une leçon pour l'avenir : tant de bienveillance et de sympathie nous imposent des devoirs auxquels nous ne voulons pas manquer.

***

A **Lille**, le 10 mai, à quatre heures et demie de l'après-midi, un auditoire d'élite, où l'on remarquait un grand nombre de dames, se pressait dans la salle de la Société industrielle, où, comme nous l'avons annoncé, le R. P. Van Tricht, S. J., devait donner une conférence au profit de l'œuvre si sympathique et si utile fondée par Don Bosco.

Le président du conseil d'administration de l'Orphelinat, M. Charles Huet-Wattinne, légèrement indisposé, avait cédé la présidence de la réunion à M. le comte Alfred de Montigny ; néanmoins il avait tenu à assister à la séance. Sur l'estrade avaient également pris place Don Bologne, MM. Alfred Thiriez, Ernest Loyer, Houzé de l'Aulnoit, Jules Lefebvre, Destombes et plusieurs ecclésiastiques.

M. le comte de Montigny a ouvert la séance par une charmante allocution, dans laquelle il a remercié la nombreuse assistance de son empressement ; puis il a ajouté :

Le R. P. Van Tricht n'a pas besoin d'être présenté puisque tout le monde connaît ses nombreux et attachants écrits qui lui ont valu l'admiration et acquis tous les cœurs.

A notre prière, l'éminent orateur s'est généreusement mis à la disposition de notre Œuvre pour lui prêter le concours de son éloquente parole.

Nos orphelins ont eu bien des fois l'occasion de voir leur cause plaidée avec talent, mais il leur était réservé aujourd'hui cette faveur particulière d'entendre cette cause défendue par un chaleureux interprète, qui s'est fait une spécialité de l'enfance abandonnée en appelant sur elle la sollicitude et la générosité des âmes chrétiennes.

Tous ceux qui ont eu le bonheur d'entendre hier le P. Van Tricht en conserveront une impression durable ; ils se sont sentis touchés jusqu'aux larmes par cet amour infini des déshérités de la fortune, cette charité débordante, cette sublime élévation de sentiments.

Il est difficile de dépeindre l'émotion causée par cette superbe conférence, faite dans un langage d'une élévation et d'une correction merveilleuses, aussi savante dans le fond qu'éloquente dans la forme, émaillée de récits touchants et d'anecdotes empoignantes.

Aussi, c'est au milieu des plus chaleureux applaudissements de toute l'assistance que M. le comte de Montigny a remercié le P. Van Tricht au nom du supérieur et du conseil d'administration de l'Orphelinat Saint-Gabriel.

Plusieurs dames on fait une quête fructueuse au profit de l'Œuvre, et chacun s'est retiré en exprimant le désir d'entendre bientôt à Lille une nouvelle conférence du R. P. Van Tricht.

(D'après la *Dépêche* du 10 mai).

La lettre suivante dira à nos lecteurs que la charité des amis de nos Œuvres sait prendre toutes les formes.

P*** 1er avril 1893.

Je lis le supplément du *Bulletin* (où l'on exposait les besoins de l'Orphelinat) et je suis si touché des paroles de votre saint fondateur, Don Bosco, que je me fais un bien grand plaisir de vous adresser sans retard, pour qu'ils en jouissent de suite, un petit *quart* de 16 litres 1[2 vin de Malaga. C'est peu assurément, mais que vos chers orphelins me pardonnent en faveur de l'intention.

A. D.

P.S. — Vous m'obligeriez infiniment de m'indiquer le coût des droits *d'entrée* à Lille, que je ne puis payer ici ; je vous le rembourserai aussitôt.

Le Directeur de Lille nous affirme qu'il a pris au hasard cette lettre entre plusieurs autres apportant d'aussi bonnes nouvelles. La publication d'un document de ce genre nous dispense de répéter que nos bienfaiteurs peuvent venir en aide à nos Œuvres de mille manières. Que la Madone de Don Bosco inspire beaucoup de ces documents : ce sont tout autant de traites sur la miséricorde divine.

NÉCROLOGIE

Madame Bellamy-Moisson.

Le mois dernier, nous annoncions à nos chers Coopérateurs que l'Oratoire naissant de Montpellier venait de perdre, en la personne de Mademoiselle de Givernis, sa *maman Marguerite*.

La même épreuve a visité ces jours-ci l'Oratoire salésien de Paris et plusieurs autres de nos Œuvres : Madame Bellamy-Moisson est retournée à Dieu le 10 juillet, sans avoir pu demander une dernière bénédiction à son fils, Don Bellamy, Supérieur des Missions de Don Bosco en Afrique.

Notre excellent confrère, prévenu par télégramme de l'état désespéré de sa mère, quitta Oran sans retard, mais n'eut point la triste consolation de recevoir le dernier soupir de la vénérée mourante. Une attention de la famille ayant permis d'obtenir un délai pour les obsèques, Don Bellamy est arrivé à temps pour y prendre part.

Depuis le jour où elle avait donné son fils à Don Bosco, Madame Bellamy avait toujours vécu avec l'appréhension de ne point le voir à son chevet au moment de la séparation suprême. Ce pressentiment s'est réalisé dans toute sa crucifiante étendue. Mais il a multiplié aussi, dans une mesure connue de Dieu

seul, les mérites d'un sacrifice consenti avec une ardente générosité, chaque jour renouvelé, maintenu vivant ou plutôt centuplé par des années d'œuvres saintes, de largesses charitables et de touchantes immolations.

L'heure de la récompense a sonné, pour la pieuse et vaillante femme, tandis qu'elle travaillait pour Don Bosco :

« Combien je suis consolé, écrivait Don Bellamy à un de nos Supérieurs, de pouvoir vous dire que les derniers jours, spécialement le vendredi et le samedi, ma mère les a passés à coudre des draps pour nos pauvres enfants ; elle avait hâte de nous faire un envoi (à Oran) et ce travail l'avait beaucoup fatiguée. Le vendredi, elle s'était confessée, le samedi, elle avait communié ; ce même jour, elle avait reçu une lettre de son cher fils lui apportant une dernière bénédiction. Le dimanche matin, elle allait partir pour la grand'messe et y communier, lorsque soudain Dieu l'a avertie, par un coup imprévu, qu'Il allait la prendre. Le prêtre put lui administrer l'extrême-onction ; elle donna des signes de connaissance : ce fut tout. Sans avoir retrouvé la parole, mais dans un calme parfait, elle rendit doucement sa belle âme à Dieu le lundi matin, 10 juillet, à 7 heures. Nos pauvres enfants perdent une bienfaitrice qui savait quêter pour eux ; espérons qu'au ciel elle continuera d'être leur providence. Elle m'écrivait, il y a quelques jours : « *Quelqu'un avait l'air de me dire : Si votre fils allait revenir à Chartres...?*

— Oh ! j'aimerais mieux le voir mourir que de le voir quitter sa vocation de missionnaire, puisque c'est la volonté du bon Dieu. Non, je n'y ai jamais pensé. »

Les funérailles de cette solide chrétienne ont été un triomphe. Quarante prêtres y assistaient ; une foule considérable, toute à la prière, suivait le convoi. Don Beissière, économe de l'Oratoire de Ménilmontant, plusieurs de nos confrères et un groupe de nos enfants avaient été envoyés de Paris par Don Ronchail. La tenue édifiante de nos chers petits a été très remarquée à Chartres. Le même jour, 14 juillet, à 10 heures, avait lieu dans la chapelle de Ménilmontant un service funèbre pour la regrettée défunte.

Certes, c'est bien de Ménilmontant que la prière pour Madame Bellamy devait monter, fervente et pleine de gratitude, vers la Madone de Don Bosco.

« Comment ne point rappeler ici que les enfants recueillis par Don Bosco à Ménilmontant eurent, comme leurs frères des temps héroïques de l'Oratoire de Turin, leur *maman Marguerite* ? La digne mère de Don Bellamy revendiqua comme un privilège le laborieux honneur de diriger le très pauvre ménage de l'Œuvre naissante. De concert avec la Providence, la nouvelle *maman Marguerite* parvenait à équilibrer un budget où la colonne des recettes ne présentait guère qu'une somme considérable de foi. En revanche, le total des dépenses offrait un aspect imposant. »

Ces lignes se lisent dans une brochure qui reproduit un long article du *Bulletin* de décembre 1891 sur l'Oratoire salésien de Paris. Si nous savions les commenter dignement, elles deviendraient l'hommage que notre reconnaissante vénération voudrait offrir à la mémoire bénie de notre bienfaitrice.

Sans même essayer de dire ce qu'elle fut à l'égard de Don Bosco et de ses orphelins, nous n'aurions, pour associer nos lecteurs à notre admiration et leur faire partager nos regrets, qu'à soulever le voile de chrétienne modestie et de simplicité dont Madame Bellamy savait couvrir son existence toute vouée au bien.

Ame en qui tout était de Dieu et pour Dieu, la digne mère du missionnaire de Don Bosco réglait sa conduite sur des vues de foi très élevées. Comme tous ceux qui savent leur religion avec le cœur autant qu'avec la tête, elle était tourmentée du besoin de sortir d'elle-même ; et cette irrésistible tendance à se dévouer imposait à cette âme de courir au devant des sacrifices avec l'empressement que d'autres mettent à les éviter. Aux pieds de Notre-Dame de Chartres, sa charité trouvait lumière, force et accroissement dans les effusions d'une piété à la fois tendre et virile. Donner et se donner était la loi de ses actes les plus ordinaires et le programme surnaturel de sa vie.

Elle sut se donner à sa famille, et en mère digne de ce nom.

La touche délicate et sûre de sa main maternelle eut le bonheur de façonner chrétiennement les petites âmes que le Seigneur lui avait confiées. Aussi de quelle riche moisson Dieu n' a-t-il pas béni ses sueurs ! La plus jeune de ses deux enfants, emportée à la fleur de l'âge, expire sous la blanche cornette des Filles de la Charité, dans toute la joie de son sacrifice virginal, après avoir prononcé ses vœux entre les mains de son frère, déjà prêtre depuis plusieurs années. Celui-ci, au milieu des bénédictions d'un ministère fécond et plein d'espérances pour l'église de Chartres, annonce à sa mère une nouvelle exigence miséricordieuse du Maître, et vient demander à Don Bosco la faveur de sauver, comme lui et avec lui, des âmes d'enfants.

Nommé maître des novices au sortir du Noviciat, Don Bellamy exerçait cette charge de haute confiance pour la seconde fois, après avoir dépensé, dans la fondation de l'Oratoire de Paris, avec le meilleur de ses forces, des trésors de zèle, de dévouement et d'activité, lorsque le choix de nos Supérieurs vint réaliser son rêve d'immolation lointaine, en le plaçant à la tête des Missions de Don Bosco en Afrique, où l'ont suivi toutes les bénédictions dont sa vie salésienne a été comblée jusqu'ici.

Madame Bellamy s'était donnée sans réserve à ses enfants ; c'est aussi de toute son

âme qu'elle sut les donner à Dieu. La grâce eut raison des déchirements de la nature.

La vaillante femme était de toutes les Œuvres de Chartres, afin de se donner toute entière à son prochain, après avoir cédé à Dieu le meilleur d'elle-même, en lui offrant ses deux enfants bien-aimés. Sûre de n'être point désavouée par une âme modelée sur la sienne, elle semait d'abondantes aumônes. Avec Notre-Dame de Chartres, une autre Vierge chartraine lui avait pris le cœur: la Madone miraculeuse célébrée avec amour par le cardinal Pie, Notre-Dame de la Brèche, sanctuaire historique et théâtre du fructueux apostolat de Don Bellamy, alors qu'il était encore vicaire à la cathédrale.

Coopératrice salésienne d'une surprenante activité, Madame Bellamy propageait avec ardeur le *Bulletin*, certaine de gagner ainsi à nos Œuvres des amis dévoués. Avec quelle joie elle recueillait des offrandes pour les chers petits de Don Bosco! Cet empressement à quêter lui permettait de dissimuler ses propres générosités. Aussi, à Ménilmontant, à Sainte-Marguerite et puis à Oran, les colis arrivaient-ils nombreux et bien garnis: provisions de bouche, objets de vestiaire, ornements d'église, linge d'autel, tout venait à point nommé.

Mais son maternel dévouement s'est surtout donné libre carrière lors de la fondation et durant les premières années de l'Oratoire de Paris. Cuisinière, ménagère, lingère, couturière, *laveuse de parquets*, il n'est aucun emploi que Madame Bellamy ne se fût réservé dans l'Oratoire qui venait de naître, sans se demander si sa condition l'avait préparée à des sollicitudes à ce point absorbantes, comme aussi à des travaux rebutants et pénibles à l'excès. Profitant de l'autorité que lui conféraient et ses services et ses charges multiples, la digne mère de Don Bellamy s'était attribué un réduit dont un pauvre n'aurait pas voulu, une misérable chambrette humide, basse, sombre et dénuée de tout.

Depuis le départ de son fils pour le Noviciat de Sainte-Marguerite, près Marseille, et ensuite pour Oran, la *maman Marguerite* de Ménilmontant s'était retirée à Chartres, où elle vivait pour Dieu, pour les pauvres et pour les enfants de Don Bosco.

De grandes souffrances morales et physiques vinrent l'y visiter: elles ne purent altérer sa sérénité ni paralyser sa charité agissante; et la mort paisible qui a couronné cette vie tissée de saintes œuvres dit éloquemment combien cette âme, au milieu de ses amertumes et dans ses luttes avec la douleur, demeura unie à Dieu: elle était sûre de ne s'endormir ici-bas que pour se réveiller près de Dieu et sur son cœur.

Dans la lettre dont nous avons pu citer quelques lignes touchantes, Don Bellamy parle en termes émus des témoignages de paternelle bienveillance qu'il a reçus de nos vénérés Supérieurs. Avec une bonté qui est une des grâces de la famille de Don Bosco, notre bien-aimé Père Don Rua, en son nom et à celui de son Chapitre, a voulu que le Supérieur d'Oran passât par Turin avant de regagner son poste; c'était lui préparer, au berceau de notre Société et sur le tombeau de Don Bosco, un adoucissement à la douloureuse épreuve qui vient de le visiter. Nos confrères de France, dont un grand nombre ont été formés par Don Bellamy, se sont souvenus des liens de fraternité religieuse, de filiale reconnaissance et de profonde affection qui leur rendent si chers et la personne et le souvenir du zélé missionnaire de Don Bosco, envoyé en Afrique pour y planter le premier jalon de l'apostolat salésien.

Ces hommages sont quelque chose du centuple promis par le Maître, même en ce monde, à qui abandonne tout pour marcher à sa suite; mais ils sont aussi la preuve et le gage de la communion de pensées qui fait des joies, des peines et des regrets d'un seul, le patrimoine d'allégresse ou d'affliction de toute une famille religieuse.

Aussi croyons-nous superflu de dire ici que la regrettée défunte aura un large tribut de suffrages salésiens. Et nous avons l'assurance qu' après avoir lu ces lignes, nos chers Coopérateurs nous aideront à nous acquitter envers une âme dont la vie peut servir de modèle aux amis de nos Œuvres, dans leurs rapports de charité avec les fils de Don Bosco et leurs entreprises de salut.

Au sujet de cette dette de gratitude, comme pour toutes les autres d'ailleurs, une pensée rassure notre foi: nous ne sommes pas seuls à remercier. Les bienfaiteurs de Don Bosco obligent d'abord et surtout sa Madone à lui, la Vierge Auxiliatrice. De son vivant, notre bien-aimé Père savait obtenir à ses amis plus d'une grâce: sa puissance de supplication a grandi encore, nous en avons des preuves, depuis qu'il voit Dieu face à face et peut prier de plus près sa Madone bénie.

Cette conviction nous laisse pleins de pieuses espérances, nous allions dire de surnaturelles certitudes, sur l'accueil que notre digne bienfaitrice a trouvé près de Dieu. « Durant tous les jours de son éternité, le Seigneur lui rendra le bien qu'elle a fait... Ses fils se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse... C'est que l'énergie de la vertu et la beauté de l'âme étaient sa parure: aussi son dernier jour n'aura-t-il que des sourires... Donnez-lui, dira le Seigneur, donnez-lui du fruit de ses labeurs; et que sur la terre ses frères parlent de ses œuvres pour les louer, comme le font entre eux les saints du ciel » (1).

(1) Au livre des PROVERBES, ch. XXXI, v. 18, 25, 31.

Avec permiss. de l'Autor. ecclésias. - Gérant: JOSEPH GAMBINO.
1893 — Imprimerie Salésienne.